

# **La souffrance transfigurée. Avec Marie, de Lourdes à l'espérance**

Pèlerinage du Diocèse de Monaco à Lourdes - 29 juin - 4 juillet 2026

p. Claudio Benvenuti

**Mardi 30 juin, 10h00**

**Sainte Messe d'ouverture du pèlerinage**

*Basilique Saint-Pie X*

Première homélie

**Le poids de la souffrance**

Commençons notre pèlerinage par une question qui peut sembler banale :

*pourquoi suis-je ici, aujourd'hui ?*

Pour y répondre, nous pourrions formuler la question autrement :

*pour qui suis-je ici ?*

Ainsi, la question fait immédiatement apparaître une personne, et donc une *relation*.

Si nous sommes ici, c'est parce que nous voulons nourrir une relation essentielle, vitale :

notre relation avec le Christ, notre amitié avec lui,  
cette relation qui donne un sens à toute notre vie,  
sous le regard et avec l'aide de la Vierge Marie.

Le mot *relation* n'est pas un mot comme les autres. Il porte en lui toute une histoire.

Son origine latine, *referre*, signifie « ramener », « revenir à l'origine », « faire mémoire ».

Toute relation garde la mémoire d'un commencement.

Les plus belles histoires d'amour commencent toujours à un moment précis de l'existence :

une rencontre, un échange de regards, un intérêt partagé, le désir de se revoir.

Même des années plus tard, ce premier instant continue d'habiter le cœur et la mémoire.

« Faites ceci en mémoire de moi » (Lc 22,19).

Toute notre foi est mémoire :

la mémoire de l'histoire d'Israël, des Évangiles, des sacrements,  
des prières apprises depuis notre enfance.

Mais cette mémoire n'est pas celle d'un passé révolu :

elle est le souvenir vivant d'une relation toujours actuelle, toujours renouvelée avec le Christ.

L'évangéliste saint Jean nous en offre un témoignage.

En racontant sa première rencontre avec Jésus, il ajoute un détail en apparence insignifiant :

« Il était environ la dixième heure » (Jn 1,39).

Pourquoi se souvenir de l'heure, tant d'années après ?

Parce que certains instants marquent une vie entière.

Cette heure-là est devenue le commencement d'une relation de disciple et d'une amitié qui ne s'interrompra même pas au pied de la Croix (cf. Jn 19,26).

Toute relation naît de l'accueil d'un appel.

Jésus dit : « Venez et voyez » (Jn 1,39).

De la même manière, ce sanctuaire est né de la réponse à un appel de la Vierge Marie.

Le 2 mars 1858, elle demande à Bernadette :

« Allez dire aux prêtres que l'on vienne ici en procession et qu'on y bâtit une chapelle. »

Toute invitation engage notre liberté.

Et chacun de nous sait, par expérience, qu'une relation a toujours un poids.

Nous donnons du poids aux personnes, aux paroles... et même aux homélies.

*(Je suis d'ailleurs certain que certains d'entre vous sont déjà en train d'évaluer le poids de celle-ci... en imaginant déjà les suivantes !)*

Oui, toute relation comporte un poids à porter.

Celles que nous avons librement choisies, comme l'amitié.

Mais aussi celles que la vie nous a confiées sans nous demander notre avis, comme les relations familiales.

Dans toute relation pèsent les souvenirs, surtout les plus douloureux ; les absences ; les silences ; les trahisons ; les incompréhensions ; les attentes déçues...

Et chacun pourrait poursuivre cette liste.

Comment s'appelle donc ce poids ?

Il porte un nom.

*La souffrance.*

Ce n'est sans doute pas un hasard si les mots *relation* et *souffrance* évoquent tous deux le verbe latin *ferre*, qui signifie « porter ».

Nous souffrons parce que nous portons un poids.

Le poids d'une douleur physique, ou celui d'une souffrance intérieure.

Il nous arrive de dire que nous avons « un poids sur le cœur »,

ou que nous avons « le cœur lourd », lorsque notre cœur est blessé.

D'une blessure du corps coule le sang ; d'une blessure du cœur coulent les larmes.

Lorsqu'un corps solide, comme un bloc de glace, fond, il devient liquide.

De même, lorsqu'un être humain est atteint dans son unité, dans son intégrité

– qu'il soit blessé dans son corps ou dans son âme –,

il laisse couler du sang... ou des larmes.

Ce n'est sans doute pas un hasard si l'on dit : « fondre en larmes ».

Mais où va une larme ?

Nous connaissons son origine : les yeux. Mais son chemin se perd dans les sanglots.

Le psalmiste adresse alors à Dieu cette magnifique prière :

« Recueille mes larmes dans ton outre ; ne sont-elles pas inscrites dans ton livre ? »

(Ps 56,9).

Pour Dieu, aucune larme n'est insignifiante. Chacune est précieuse. Chacune est recueillie.

En Dieu, chaque larme trouve un sens.  
Chaque souffrance s'inscrit dans une histoire  
dont nous ne connaissons pas encore toute la trame,  
cette trame mystérieuse de notre existence gravée dans la paume de sa main (cf. Is 49,16).

Dieu lui-même irrigue le jardin de notre âme avec nos larmes.

Lorsqu'elles lui sont confiées, elles ne conduisent pas au désespoir, mais à l'espérance.

Elles finissent par faire briller nos yeux d'une espérance à la fois éprouvée et joyeuse :

l'espérance de la consolation de Dieu.

Dans le livre de l'Apocalypse, nous entendons cette promesse :

« Il essuiera toute larme de leurs yeux » (Ap 21,4).

Et aujourd'hui, dans l'Évangile, Jésus proclame :

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés » (Mt 5,4).

Dieu n'est jamais sourd à la prière silencieuse des larmes.

Il vient à notre rencontre pour nous consoler.

Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, parle de cette même consolation.

Celui qui est consolé fait l'expérience d'une présence capable d'alléger le poids de la solitude.

Comme il est vrai que nous nous sentons immédiatement soulagés lorsque notre fardeau n'est

plus porté seuls, mais accueilli avec amour et compassion par Dieu et par ceux qui

témoignent de sa tendresse !

Nous éprouvons alors une véritable sensation de liberté.

Nous disons volontiers : « Je me sens libéré d'un poids. »

Notre cœur devient plus léger.

Le problème n'est peut-être pas encore résolu.

Les circonstances n'ont peut-être pas changé.

Mais quelque chose, en nous, a changé.

Nous découvrons une force nouvelle.

Nous ne sommes plus seuls.

Nous faisons l'expérience de cette consolation qui passe par une écoute attentive,  
une étreinte fraternelle, un regard rempli d'amour, une main tremblante que l'on serre  
avec tendresse et compréhension.

Et c'est précisément de cette consolation reçue que nous tirons la force de devenir,  
à notre tour, des consolateurs.

Regardez les cierges qui brûlent devant la Grotte.

Les uns sont petits.

D'autres sont immenses.

Il n'existe pas de taille unique, parce qu'il n'existe pas d'histoire unique.

Chaque cierge est une prière.

Chaque flamme est une espérance.

Chaque morceau de cire consumée raconte un amour, une souffrance,  
une personne confiée à la Vierge Marie.

Chacun de nous est venu ici avec son histoire.  
Une histoire que lui seul connaît pleinement.  
Chacun sait quels chapitres de son existence il a traversés,  
quelles joies il a reçues, quelles blessures il porte encore.  
Peut-être y a-t-il, au plus profond de notre mémoire,  
quelque chose que nous n'avons jamais réussi à accepter ;  
une blessure qui continue de faire saigner notre cœur ;  
une souffrance que nous gardons enfermée dans le silence, par tristesse,  
par honte ou par peur du regard des autres.  
Lourdes est peut-être le lieu où nous pouvons enfin mettre des mots sur ce poids  
qui nous accable.

Le déposer aux pieds de la Vierge Marie.  
Le confier au Seigneur dans la prière.  
Le porter jusqu'à la Grotte, dans le silence du cœur.  
Alors nous comprendrons peut-être pourquoi nous sommes venus ici.  
Parce que le Christ et sa Mère nous y attendaient.  
Il y a un détail de l'Évangile d'aujourd'hui qui mérite toute notre attention.  
Avant de proclamer les Béatitudes, saint Matthieu écrit :  
« Alors, ouvrant la bouche, Jésus les enseignait en disant... » (Mt 5,2).  
« Ouvrant la bouche »... Pourquoi cette précision ?

Peut-être parce que le bonheur, et plus encore la béatitude, commencent lorsque,  
devant le mystère souvent déroutant de notre existence,  
nos lèvres cessent de se fermer  
dans le silence orgueilleux d'un jugement sévère sur nous-mêmes.

La béatitude naît lorsque nos lèvres s'ouvrent.  
Elles s'ouvrent à la *confessio vitae*, la confession de notre vie telle qu'elle est ;  
à la *confessio laudis*, la confession de la louange ;  
à la *confessio fidei*, la confession de la foi.

Elles s'ouvrent lorsque nous remettons à Dieu toute notre histoire :  
nos « pourquoi », nos erreurs, nos péchés, nos blessures encore ouvertes,  
tout ce que nous n'avons jamais réussi à raconter à personne.

Nous allons vivre ici des jours de grâce.

Des jours passés tout près du Cœur Immaculé de la Vierge Marie,  
dans ce lieu qu'elle a elle-même choisi pour nous faire découvrir la consolation du Seigneur.  
Comme saint Jean posa sa tête sur la poitrine du Christ avec la confiance d'un fils,  
approchons-nous, nous aussi, du Cœur de Marie.

Approchons-nous avec simplicité,  
afin d'écouter les saintes confidences de ce Cœur Immaculé  
qui a accueilli tous les mystères de Dieu  
et les a transformés en un unique chant d'action de grâce : le *Magnificat*.

Dans quelques instants, nous retournerons à la Grotte.  
Peut-être que nos questions seront encore les mêmes.  
Peut-être que nos blessures seront encore ouvertes et douloureuses.  
Mais si, au cours de ces jours, nous apprenons à confier nos larmes et nos prières à la Vierge  
Marie, alors plus rien ne sera tout à fait comme avant.  
Car une larme confiée à Dieu n'est jamais une larme perdue.

**Mardi 30 juin, 17h00**

**Célébration pénitentielle**

*Chapelle Notre-Dame*

Deuxième homélie

**Le regard de la souffrance**

« Un jour, le pauvre mourut et les anges l'emportèrent auprès d'Abraham. Le riche mourut aussi et on l'ensevelit. » (Lc 16,22)

Très souvent, nous lisons la parabole du riche et de Lazare sous un angle essentiellement moral :

le riche est condamné parce qu'il a vécu dans l'abondance en oubliant Dieu et son prochain.

À l'inverse, Lazare – dont le nom signifie en hébreu « Dieu vient en aide » – est accueilli dans le Royaume de Dieu.

Sans doute est-ce là une première lecture.

Mais cette parabole recèle une richesse bien plus profonde.

Elle peut devenir, aujourd'hui, un véritable chemin de réconciliation avec Dieu.

Il y a un verset qui est comme un diamant enchâssé au cœur du récit, une charnière qui relie les deux parties de la parabole :

« Un jour, le pauvre mourut et les anges l'emportèrent auprès d'Abraham.

Le riche mourut aussi et on l'ensevelit. »

Tout est renversé.

Celui qui donnait chaque jour de somptueux festins se retrouve seul, abandonné, englouti dans la terre.

Celui qui gisait à terre, pauvre, souffrant et mendiant, est porté par une multitude d'anges jusque dans la présence de Dieu.

Mais nous pouvons aussi lire cette parabole à la lumière de l'image que nous avons méditée ce matin : celle du poids.

Le riche, vêtu de pourpre et de fin lin, donne l'impression de la légèreté.

Toute son existence paraît facile, superficielle, sans profondeur.

Et pourtant, cette légèreté tant affichée devient un poids si lourd qu'elle l'entraîne jusque dans la tombe.

Lazare, lui, porte le poids d'un corps couvert d'ulcères,

le poids de la faim,  
le poids de l'humiliation.

Et pourtant, il devient si léger que les anges peuvent le porter jusqu'à Dieu.

Ce qui semblait léger devient terriblement lourd.

Ce qui semblait si lourd devient d'une étonnante légèreté.

Remarquons aussi un détail : le riche n'a pas de nom.

Il reste anonyme. Lazare, lui, est appelé par son nom.

Comme un avertissement adressé à chacun de nous :

une vie enfermée dans le superficiel finit par perdre jusqu'à son identité.

Cette parabole ne nous parle donc pas seulement de la justice de Dieu.

Elle nous introduit aussi dans le mystère de la souffrance

et nous invite à nous demander comment nous vivons nos propres épreuves,

ces blessures intérieures qui atteignent notre orgueil,

affaiblissent notre volonté et fatiguent notre vie spirituelle.

Face à la souffrance, il existe un regard qui demande sans cesse foi et conversion.

Lorsque nous rencontrons une personne malade

– et Lourdes nous en donne chaque jour l'occasion –,

notre regard s'arrête spontanément sur la douleur, le handicap, la fragilité.

Peut-être nous arrive-t-il même d'éprouver un discret soulagement en nous disant

que cette épreuve ne nous touche pas.

Pourtant, les paroles de Jésus demeurent déroutantes :

« Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu,

afin que, par elle, le Fils de Dieu soit glorifié. » (Jn 11,4)

Dans la maladie, la gloire de Dieu peut se manifester.

Blaise Pascal écrivait :

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. » (*Pensées*, 533).

L'agonie n'est pas d'abord le dernier souffle d'un mourant.

Dans l'Évangile, elle désigne le combat.

Le Christ continue de combattre le mal.

Et chaque fois que nous souffrons unis à Lui, ce combat devient aussi le nôtre.

Dans toute souffrance,

même la plus secrète, même la plus silencieuse,

se cache quelque chose de la Passion du Christ.

Et cette présence fait naître, au cœur même de l'épreuve, la consolation.

Celui qui est affligé est consolé.

Celui qui pleure est consolé par Dieu.

La consolation supprime-t-elle la souffrance ?

Non.

Sans la souffrance, la consolation perdrait jusqu'à son sens.

Parfois, la guérison ne fait pas disparaître la maladie.

Elle transforme le cœur.

C'est peut-être le miracle le plus fréquent à Lourdes : la paix retrouvée,  
la réconciliation avec Dieu, l'accueil de sa propre croix,  
de sa propre histoire, de ses blessures encore ouvertes.

Pour notre examen de conscience, contemplons le Christ crucifié,  
ce Lazare toujours vivant à la porte de notre cœur.

J'aimerais vous partager quelques vers d'un chant populaire chilien  
qui m'accompagnent souvent dans la contemplation du Christ :

*Y sólo pido no pedirte nada,  
estar aquí, junto a tu imagen muerta,  
ir aprendiendo que el dolor es sólo  
la llave santa de tu santa puerta.*

« Je ne demande qu'une chose : ne plus rien te demander,  
demeurer simplement auprès de toi,  
et apprendre peu à peu que la souffrance  
est la clé sainte de ta porte sainte. »

Le Christ nous console par sa présence.

À notre tour, apprenons à demeurer auprès de Lui.

Alors la souffrance, vécue avec le Christ, devient une porte qui nous fait entrer  
dans la communion de son Corps et dans la paix de son Royaume.

Peut-être que le véritable miracle n'est pas de ne plus avoir de blessures.

Le véritable miracle est de découvrir que, là même où nous nous croyions abandonnés,  
comme Lazare devant la porte du riche, le Christ était déjà là, à nos côtés.

Alors notre souffrance n'est plus seulement le lieu de l'épreuve.

Elle devient la porte par laquelle Dieu nous conduit jusqu'à sa consolation.

Amen.

**Jeudi 2 juillet, 10h00**

**Messe et bénédiction des malades**

*Chapelle Notre-Dame*

(2Cor 4,10-18 ; PS 102 ; Lc 22, 39-43)

Troisième homélie

**La peur de la souffrance. Le problème du mal**

« Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que soit faite non pas ma  
volonté, mais la tienne. » (Lc 22,42)

« Entré en agonie, Jésus priait avec plus d'insistance. » (Lc 22,44)

Jésus aussi a eu peur.

Il a eu peur de cette souffrance atroce qu'allait être la crucifixion.

Non seulement du bois de la croix, mais aussi de l'humiliation, des insultes et du mépris de ceux-là mêmes qu'il était venu sauver. Et pourtant, ce sont eux qui seront les premiers bénéficiaires de sa miséricorde :

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Lc 23,34)

Nous pouvons parler de la souffrance autant que nous voulons : elle inquiète toujours.

Elle fait peur.

Mais qu'est-ce que la peur ?

Comme toute émotion, elle nous met en mouvement.

Mais elle nous bouleverse plus profondément encore :

elle nous secoue, elle nous fait littéralement trembler devant un danger réel ou supposé.

Pour le Fils de Dieu, ce danger est bien réel : la torture, la croix, la mort.

Et comment appelle-t-il cette épreuve ?

Une coupe.

La noblesse de la coupe laisse deviner la valeur du vin qu'elle contient.

On ne verse pas un grand vin dans n'importe quel récipient.

Le psalmiste chante :

« J'élèverai la coupe du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. » (Ps 116,13)

Et encore :

« Le Seigneur est la part de mon héritage et ma coupe. » (Ps 16,5)

La coupe est alors le symbole de la joie, de la bénédiction, de la vie reçue de Dieu.

Mais, dans l'Écriture, cette coupe peut aussi contenir un vin au goût puissant, amer, âpre, encore trop jeune, lorsque la coupe de la colère de Dieu est pleine jusqu'au bord (cf. Ps 75,9 ; Is 51,17).

La coupe que le Christ devait boire pour accomplir sa mission n'avait certainement rien d'attirant.

Et pourtant Jésus affirme :

« je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité » (Jn 18,37)

La vérité de son être :

l'Agneau de Dieu, « l'Agneau immolé depuis la fondation du monde » (Ap 13,8).

Cette offrande sur la Croix,

cette rédemption que toute la création attend encore (cf. Rm 8,22-23),

passé à travers les veines,

les fibres, toute la chair de l'humanité du Christ.

La peur, l'angoisse, la détresse traversent ces mains qui avaient touché et guéri.

Elles envahissent ces yeux qui avaient regardé avec amour, pardonné, corrigé tant d'hommes et de femmes.

La peur dessèche les lèvres mêmes du Verbe de Dieu.

Souffrir fait peur à tout le monde.

Bien souvent, nous subissons notre souffrance sans nous arrêter.

Mais faisons une pause un instant.

Quel goût a le vin de la souffrance que tu as bu... ou que tu es en train de boire ?

Prends le temps de le goûter.

Garde-le un instant en bouche, comme le ferait un véritable connaisseur.

Cette souffrance, qu'elle soit passée ou présente, est ton vin.

Tu ne choisis pas la souffrance.

Mais tu peux choisir le goût qu'elle laissera dans ta vie.

Je parle volontairement de goût,

parce que la sagesse consiste précisément à discerner la saveur des choses.

Le sage reconnaît les saveurs, comme un sommelier distingue les nuances d'un grand vin.

Saint Paul écrit une parole étonnante :

« La réalité, c'est le Christ » (cf. Col 2,17).

Dans le texte grec, il parle du Corps du Christ.

Le sage apprend à reconnaître la saveur de la réalité

et il y découvre les traces de la présence du Christ.

Existe-t-il une expérience plus personnelle que le goût ?

Et y a-t-il quelque chose de plus intime que la saveur de sa propre souffrance ?

Un connaisseur distingue immédiatement un grand vin d'un simple *gros rouge qui tache*.

On ne peut dire qu'un goût est mauvais que parce qu'on en a connu un meilleur.

Sans comparaison, il n'y aurait aucun jugement possible.

Il en est de même du mal.

Le mal n'existe que parce que le bien existe.

Pensez à une dent cariée.

La carie n'existe que parce qu'il existe une dent.

Si elle détruisait totalement la dent, elle cesserait d'être une carie.

Il n'existe pas de mal absolu.

Là où le mal est présent, le bien demeure toujours, plus profond encore.

Il existe donc une Providence, parfois cachée, inscrite jusque dans ta souffrance, quel que soit son nom : deuil, maladie, remords, solitude...

Change de regard.

Regarde cette souffrance avec bienveillance envers toi-même.

Tu y découvriras une Présence.

« Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne. »

Si la souffrance de la Croix est celle de l'Agneau immolé dès la fondation du monde, alors, dans chaque fibre de ta propre souffrance, le Christ est déjà présent.

Le Christ souffrant.

Le Christ vainqueur de la mort.

La première mort est peut-être l'absence de foi, l'absence de confiance.

Dans ta faiblesse, dans ta vulnérabilité, il existe quelque chose de sacré.

Parce que cette souffrance porte mystérieusement la présence de Dieu.

Le jour où tu la découvriras, tu ne seras plus le même.

Tu changeras.

Parce que la solitude cessera enfin d'enserrer ta souffrance entre ses mains.

Et tu découvriras que tu n'as jamais été seul.

Le Père Aimé Duval (1918-1984), jésuite et auteur-compositeur, que l'on appelait souvent *le Brassens en soutane*, ne découvre la bienveillance de Dieu dans sa maladie qu'à la fin de sa vie.

Dans l'une de ses chansons préférées, *Fils de la terre* (1951), il écrivait :

*Quand la terre est grosse de chagrins nouveaux*

*Je mets l'oreille contre terre*

*Comme autrefois contre ma mère.*

*Quand la terre est grosse de chagrins nouveaux*

*J'entends sur sa poitrine ronde*

*Qu'un nouvel homme vient au monde.*

Les mains de Dieu nous ont façonnés avec la poussière de la terre (cf. Gn 2,7).

Une terre bénie, rendue vivante par son souffle.

Dieu sait combien cette terre peut devenir pauvre, aride, pierreuse, lorsque nous laissons nos blessures s'accumuler sans jamais les confier à sa miséricorde.

*Quand la terre est grosse de chagrins nouveaux,*

*Je mets l'oreille contre terre*

*Comme autrefois contre ma mère.*

Lorsque ta terre est mouillée de larmes, à cause de nouvelles peines ou d'anciennes blessures, n'aie pas peur de t'arrêter.

Écoute en silence ton cœur.

Écoute ta souffrance.

Écoute-toi.

Toi qui portes dans ta chair blessée le sceau de ton baptême, écoute attentivement.

Tu entendras alors le murmure de Marie :

« Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » (Jn 2,5)

Fais confiance à Marie.

Fais confiance à Dieu, même dans l'épreuve.

Alors le vin de ta vie ne s'altérera pas.

Il ne deviendra pas amer.

Et, même au cœur de la souffrance, tu pourras redire avec joie,

comme le maître du repas à Cana :

« Tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. » (Jn 2,10)

Amen

**Vendredi 3 juillet, 10h00**

**Messe à la Grotte**

(Ep 2, 19-22 ; Ps 116,1-2; Jn 20, 24-29)

Quatrième homélie

**Croire en la souffrance**

Qu'est-ce qui empêchait saint Thomas de croire au témoignage des autres disciples ?  
Saint Thomas souffrait d'un deuil, d'une absence. Il portait en lui la douleur déchirante de la désillusion. Et il n'était pas le seul.

On entend encore l'écho de la plainte des disciples d'Emmaüs :  
« Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël » (Lc 24,21).

Comme eux, certains disciples avaient déjà quitté Jérusalem.

Thomas, lui, y était encore... mais son cœur était déjà loin.

On peut rester à Jérusalem avec un cœur déçu, brisé, blessé.

On peut vivre extérieurement sa foi tout en portant intérieurement le doute et l'incrédulité.  
Bien souvent, le doute de la foi ne naît pas de la conscience que Dieu demeure toujours un mystère. Ce doute ne nous conduit pas à croire davantage ; il nous éteint peu à peu de l'intérieur et nous entraîne vers une résignation désabusée.

Nous continuons à paraître fidèles à Dieu, alors que nous cherchons ailleurs nos consolations.

Nous portons en nous des blessures accumulées, silencieuses, cachées, toujours ouvertes, toujours saignantes.

Peut-être les cachons-nous au regard de ceux que nous aimons... ou même à nous-mêmes.

Toute blessure est une coupure.

Toute souffrance est une déchirure.

Le mot même de « douleur », dans son origine, évoque les coups qui entaillent.

Peut-être avons-nous perdu le compte des coups reçus, mais nous continuons à ressentir la douleur de ces blessures, de cette séparation brutale entre ce que nous espérions et ce que la vie nous a donné.

La souffrance met en morceaux.

Elle brise.

Elle déchire.

Elle arrache.

Comment rassembler les morceaux ?

Comment croire encore après la souffrance ?

Pour saint Thomas, la solution est de voir pour croire.

Pour la Vierge Marie, la solution est de croire pour voir.

Saint Luc écrit :

« Marie retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. » (Lc 2,19)

Littéralement, le texte grec dit qu'elle « mettait ensemble » les événements, cherchant patiemment à en découvrir le dessin, le sens caché, le projet de Dieu.

Les premiers chrétiens ont souvent imaginé Marie comme une femme qui coud. Elle assemble les morceaux de sa propre histoire et de celle de son Fils, cherchant à les unir avec le fil de la volonté de Dieu.

Et nous-mêmes, combien de fois l'aiguille avec laquelle nous essayons de recoudre notre histoire vient-elle nous piquer lorsque notre raison tente de comprendre le mystère de l'existence ?

Pour saint Thomas, la solution est de voir pour croire.  
Pour la Vierge Marie, la solution est de croire pour voir.

Quel est donc le regard de Marie ?

C'est le regard de la foi.

Le regard contemplatif.

Les païens eux aussi contemplaient.

Ils observaient le ciel, le *templum*, en délimitant une portion du ciel où ils scrutaient le vol des oiseaux afin d'y lire l'avenir des hommes.

Contempler, c'est fixer avec foi ce fragment de ciel, cet infini, et concentrer sur lui tout son regard.

La souffrance a entaillé la vie.

Et je ne fuis pas cette blessure.

Je la contemple.

Je la regarde avec foi.

Passio Christi, passio hominis.

Contemple les blessures du Christ.

Fixe-les avec les yeux de la foi.

Et tu rencontreras ta propre souffrance.

Le Christ est « l'image du Dieu invisible » (cf. Col 1,15), affirme saint Paul.

Et Jésus dit :

« Celui qui m'a vu a vu le Père. » (Jn 14,9)

Le Christ est l'infini de Dieu.

L'infini de Dieu a pris chair en Jésus-Christ.

Voilà le ciel que nous sommes appelés à contempler :

son corps déchiré,

blessé,

crucifié.

L'épée, c'est la Croix.

Les entailles, ce sont les blessures des clous et la plaie du côté.

C'est cette même épée annoncée à Marie :

« et toi, ton âme sera traversée d'un glaive » (Lc 2,35).

À travers le Cœur transpercé de la Vierge Marie, tu peux enfin apercevoir les marques des clous dans les mains du Christ.

À travers le Cœur de Marie, transpercé par le glaive, toi aussi tu peux avancer la main, tremblant comme Thomas.

Tu peux la plonger dans la plaie de son côté.

Et là, tu ne rencontreras pas seulement la souffrance,  
ni l'injustice,  
ni la mort.

Tu rencontreras une Personne.

Tu rencontreras le Christ vivant.

Alors, comme Thomas, tu n'auras plus besoin d'explications.

Il te suffira de tomber à genoux et de dire :

« Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jn 20,28)

Peut-être que la foi ne consiste pas à trouver une réponse à toutes nos questions.

La foi consiste à découvrir que, précisément au moment où la vie nous a le plus blessés, le Christ nous attendait déjà.

Ses plaies ne sont pas simplement le souvenir de sa Passion.

Elles sont le lieu où Dieu a choisi de demeurer, caché, au cœur même de nos blessures.

Dieu attend notre foi afin que cette présence cachée puisse enfin se révéler.

Pour saint Thomas, la solution est de voir pour croire.

Pour la Vierge Marie, la solution est de croire pour voir.

Le Christ n'a pas dit à Thomas :

« Regarde-moi dans les yeux. »

Il lui a montré ses blessures.

Là où le fer des clous a déchiré sa chair, le ciel s'est ouvert.

N'hésitons pas à remettre au Christ toutes nos souffrances, toutes nos blessures.

Les seules blessures qui ne deviennent jamais lumière sont celles que nous ne lui permettons pas de toucher.

Celui qui contemple les plaies du Christ avec les yeux de la foi finira par découvrir que le Ressuscité l'attendait déjà dans ses propres blessures.

Amen.